

de livres de lecture, il est difficile d'en obtenir des parents; et cependant ce n'est que par l'emploi de livres variés et suffisamment renouvelés qu'on peut exercer convenablement les élèves à la lecture. Au reste, nous rencontrons ici un danger qui se présente toujours lorsqu'on veut enseigner une chose à propos d'une autre. On risque de sacrifier celle-ci à celle-là ou même de les enseigner fort mal toutes deux.

Pour éviter ce danger, il faut, tant que les élèves savent peu lire, se borner à des livres purement moraux, dont le sens et la nature des mots ne puissent pas les embarrasser. Les livres que nous venons de citer doivent donc être réservés pour les élèves dont il s'agit de perfectionner la lecture en leur apprenant à bien lire. Arrivé à ce point, on lit d'autant mieux qu'on comprend plus aisément. On atteint d'ailleurs le but désiré, en faisant lire une première fois le sujet et en l'accompagnant de toutes les explications qui peuvent le faire comprendre. Dans une seconde lecture, on revient sur les explications, on complète ce qu'on a dit, et l'on s'assure que tout a été saisi. Enfin, en faisant relire une troisième fois, quand tout a été bien compris, la leçon devient un véritable exercice de lecture intelligente et expressive.

Nous ne nous faisons pourtant pas illusion. Dans bien des cas, la leçon de lecture ne peut pas suffire pour donner sur tous les faits les notions dont le peuple a besoin. Les explications qu'il serait indispensable d'ajouter absorberaient tout le temps, et le nom de leçon de lecture ne serait plus qu'un vain mot. Il faut donc, lorsque le sujet l'exige, renvoyer à une leçon spéciale les détails nécessaires. Si l'on a su exciter l'intérêt des enfants, cette leçon produira encore plus d'effet, parce qu'alors elle aura pour objet des explications et des détails attendus.

Ces leçons spéciales sont d'ailleurs utiles pour mettre de l'ordre dans un enseignement forcément un peu déconstruit, et pour lier les uns aux autres les faits qui se rapportent à un même ordre d'idées. Il faut, en effet, les rattacher autant que possible à quelques principes qui guideront plus sûrement dans les applications qu'on aura lieu d'en faire. Ce sont seulement les principes qu'il ne faut pas vouloir ramener à des théories dans les écoles primaires.

Nous proposons de consacrer à cet enseignement une partie des leçons générales qu'il convient de faire à l'école deux fois par semaine. Ces leçons doivent être placées dans la dernière heure de la classe de l'après-midi. Par leur nature, elles viennent comme un délassement pour les élèves; elles doivent même être un moyen d'émulation. On dit à tous ce qui peut être compris de tous et intéresser toute la classe. On réserve les explications les plus difficiles pour les élèves les plus avancés.

Quand l'organisation de l'école ne permet pas de les placer à un autre moment, ces dernières leçons, qui ne s'adressent qu'à un petit nombre d'élèves, peuvent être faites en dehors de la classe, le matin ou le soir, ou même entre les deux classes. Quelquefois les plus longues, celles qui entraînent des expériences ou des opérations pratiques, sont avantageusement faites le jeudi ou le dimanche. Comme elles sont presque entièrement pratiques et expérimentales, elles ont un puissant attrait pour les élèves. C'est une véritable récréation pour eux; aussi, doivent-elles leur être présentées comme une récompense.

Nous pouvons d'ailleurs affirmer, pour l'avoir vu fréquemment dans des écoles où elles sont en usage, que ces leçons sont un stimulant très-actif non-seulement pour les élèves qui y prennent part, mais encore pour les autres qui aspirent au moment d'y être admis. Nous avons vu dans bien des écoles une ardeur toute nouvelle s'emparer de la classe et s'y maintenir par suite de l'organisation de ces leçons et de l'introduction dans l'école d'un enseignement moins monotone et plus attrayant que l'enseignement ordinaire.

Au reste, ce n'est pas seulement pour une partie de cet enseignement des connaissances usuelles que nous conseil-

lons les leçons générales à faire à toute la classe, au nombre de deux au moins par semaine. Une partie de ces leçons est réclamée pour les besoins de l'éducation qu'il faut placer avant toute chose. Sans doute, l'éducation doit se joindre à l'instruction tout entière. Cependant, on ne peut pas se dissimuler que l'enseignement particulier de chaque faculté ne s'y prête pas toujours; une leçon morale ne peut pas être convenablement rattachée à tout: il ne faut rien forcer, même dans les meilleures choses.

En outre, préoccupé des connaissances à transmettre, le maître serait quelquefois porté à négliger l'éducation qui doit toujours accompagner l'enseignement, si elle n'avait aussi sa place spéciale. Pour cela, indépendamment des instructions religieuses dont elles doivent être un complément, il faut des leçons particulières consacrées à cette culture à la fois intellectuelle et morale des élèves. Il le faut même dans l'intérêt du maître que fatiguerait parfois une attention trop continue à lier l'une à l'autre la science et la morale.

Ces leçons adressées à tous les élèves peuvent, d'ailleurs, avoir une forme très-variée. Quelquefois elles prennent, pendant une partie du temps qui y est destiné, la forme d'une lecture à la fois récréative et morale faite par le maître. Elles sont alors une récompense pour la bonne conduite de l'école, pour une application soutenue, pour un silence bien observé. Dans les autres, le maître parle de tout et à propos de tout. Les meilleures mêmes sont celles où il tire parti de l'occasion du moment, des fêtes religieuses ou des fêtes civiles, d'un incident particulier de la journée ou d'un événement local, de ce qui se rattache à la saison ou aux travaux du moment. La leçon morale, qui naît ainsi de la circonstance, produit toujours plus d'effet que celle qui est méthodiquement amenée par un enseignement arrêté longtemps d'avance. Sans perdre son plan de vue, un bon instituteur doit savoir s'inspirer de l'occasion.

Enfin, à cet enseignement moral et se rattachant aussi à l'enseignement des connaissances usuelles, nous joindrions dans ces leçons ce que nous appellerions les connaissances sociales, qui sont aujourd'hui plus nécessaires que jamais à tous les individus des classes laborieuses. Ainsi, c'est dans ces leçons qu'il faut faire connaître à la jeunesse de ces classes toutes les ressources que la société leur offre aujourd'hui pour améliorer leur condition. Il faut leur expliquer l'organisation et leur faire apprécier les avantages de toutes les institutions de prévoyance, enfantées par la philanthropie moderne: les Caisses d'épargne, les Sociétés de secours mutuels, la Caisse de retraites pour la vieillesse, les Assurances de toute espèce contre l'incendie, contre la grêle, sur la vie; toutes ces institutions, enfin, dont le but n'est pas seulement d'assurer le bien-être des individus en les mettant à l'abri de la plupart des dangers qui menacent l'homme dans sa personne et dans ses biens, mais qui assurent encore le repos des sociétés en développant de bonne heure des habitudes d'économie, d'ordre et de prévoyance.

En entrant dans cette voie, on peut être sûr de faire rechercher l'instruction primaire, de la faire même apprécier de tout le monde, parce qu'elle sera un véritable bienfait pour ceux qui la reçoivent et pour la société qui la propage.

Les instituteurs se plaindraient-ils qu'en parlant ainsi nous ajoutons à leurs obligations en augmentant leurs travaux? Nous ne le pensons pas: ils sont trop éclairés pour ne pas comprendre que dans ce monde nous ne pouvons pas exiger que les autres fassent plus pour nous sans faire nous-mêmes davantage pour eux. Si nous prétendons à plus de considération et à une meilleure rémunération, il faut mériter l'une et l'autre par l'étendue des services rendus.

Tout se développe en ce moment avec une rapidité qui tient, pour ainsi dire, du prodige; tout s'améliore, tout se perfectionne. Dans toutes les professions, on fait des progrès et surtout on fait des efforts pour répondre aux besoins de la société et pour seconder le mouvement de la civilisation.